

Le choix de présenter ce couple d'artistes a été pour moi une évidence, même si au départ je ne connaissais que le travail d'Alexandre Ovize. Ils ont en effet décidé de signer à deux et de travailler ensemble entre-temps.

Une œuvre ne peut être qu'un travail engagé, et leur façon de travailler ensemble l'est. Ils ont en effet décidé de s'associer en réaction à la part belle toujours laissée aux artistes masculins par rapport aux artistes de sexe féminin.

C'est déjà une belle décision, et également peut être, une façon de questionner l'individu, la signature, la reconnaissance parfois égoïste souvent en jeu, en particulier dans le monde de l'art.

Ce qui emporte dans le travail d'Alexandre et de Florentine c'est d'abord leur langage singulier que l'on ne peut rattacher à tel ou tel artiste. Leur langage existe, et au-delà de questions formelles, ils ont également une préoccupation du sens.

Entre les restes des déambulations urbaines et les restes des moments de réflexion, ils construisent ensemble des sortes de sculptures-univers où nous devons, nous, travailler pour en re-construire un sens.

Leur recherche plastique permet aussi d'en être saisi d'un premier coup d'œil et de se laisser pénétrer par le sujet même qui apparaît petit à petit.

L'œuvre présentée pour la présentation du prix reflète ses préoccupations où il est question de peinture, mais défaite, il est question de sculpture, mais elle est niée dans sa verticalité, il est question de poubelles, par les matériaux utilisés.

Leur travail avant tout pictural, vient après les grands mouvements allemand en particulier Martin Kippenberger. Ils ont cette force de proposition avant tout distante dans une époque de consommation, en questionnant avant tout l'univers de la ville, du laissé pour compte, de la mémoire, de la formulation.

L'avenir viendra avec ceux qui se préoccupent comme Filliou de : « l'art est ce qui rend le quotidien plus beau que l'art ». Je pense que ces deux-là sont de cette trempe.

Caroline Bourgeois 2007